

# PRÉSENTATION DU DOSSIER

Marc RIGLET

Les Lumières, il nous faut, encore et encore, y revenir. Au risque de recueillir les noms d'oiseaux habituels : nostalgique, passéiste, archaïque, quand ce n'est pas rance, moisi, néo-réactionnaire.

Il nous faut y revenir parce que, non seulement les Lumières sont un « héritage » auquel nous nous honorons de rester fidèles, mais surtout parce qu'elles constituent le socle des principes, philosophiques, politiques et moraux, sans lesquels il ne saurait se concevoir des individus libres dans une société juste et parce que, une fois encore, et même si l'histoire ne se répète pas, qui ne voit que ces principes sont aujourd'hui au mieux, matoisement dénaturés et, au pire, dangereusement récusés.

Ardentes Lumières donc, parce qu'il nous revient qu'elles brillent, toujours, d'un vif éclat et non pour que, dans quelque chambre ardente, elles ne soient plus que cette faible luciole qui veille au chevet des chers disparus.

Si pour introduire ce dossier nous sommes, avec Roland Desné, « allés aux sources » des Lumières, c'est pour mieux nous permettre d'en suivre le cours.

Roland Desné, appelle notre attention sur le fait que deux mots situent le XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'histoire de la culture : « *philosophe* (qui) indique une attitude, *lumières* un contenu d'idées ». Le philosophe n'est pas un « maître endoctrinant ses disciples ». Il est « le contraire d'un penseur solitaire ». Il est un « homme de réflexion » et un « citoyen agissant ». Quant au « lumières », Kant nous dit ce qu'elles sont : la sortie de la « minorité », c'est-à-dire « le courage de se servir de son propre

entendement ». Aussi bien, Roland Desné est fondé à faire cette remarque « *Les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle, tenus longtemps pour des esprits légers ou dogmatiques, pourraient bien être pour nous plus vivant et plus actuels qu'on ne le dit parfois* ».

Charles Coutel, pour sa part, affronte la question de nos désillusions contemporaines. « *À l'heure des attentats barbares et des promesses déçues, comment réagir et que devons-nous bâtir ?* ». Faut-il se résigner à l'alternative de l'optimisme béat ou du pessimisme désolé ? À y regarder de plus près, les philosophes des Lumières, non seulement ne s'arrêtent pas à cette alternative, mais beaucoup de leurs efforts portent sur son dépassement. Pour eux, l'amélioration des choses est à notre portée. On parlera alors de « méliorisme » et l'on espérera de l'humanité « *qu'elle passe du rêve de l'avenir à la réalisation de son devenir* ».

À l'heure où la question religieuse s'invite, à nouveau, à l'ordre du jour, il était intéressant de la replacer dans le contexte des Lumières. Celles-ci, nous rappelle Roland Desné, n'ont pas fait que traiter celle-là d'un point de vue polémique. En outre, les philosophes sont loin d'adopter sur le sujet une position commune. On le voit avec la question de l'athéisme. Serge Deruette, à travers l'évocation de la figure du curé Meslier, nous invite à distinguer entre un athéisme « coquette-rie aristocratique » et un athéisme socle d'une critique sociale et révolutionnaire.

Et puis, avec François Chauvin, redécouvrons une autre grande figure oubliée de la liberté de l'esprit : Paul-Louis Courier. Militaire sous la Révolution, il devient pamphlétaire sous la Restauration. Il dit son fait aux puissants et bataille contre le clergé qui, tenez-vous bien, entend interdire aux paroissiens de danser les jours de fête ! Pour dire toute l'estime qu'on doit à Paul-Louis Courier on ne peut mieux faire que citer Goethe qui voyait en lui « *un grand talent naturel, qui a des traits de Byron, et aussi de Beaumarchais et de Diderot* ».

Les enseignements du passé étant tirés, il fallait aborder les problèmes de notre temps. Et tenter de repérer sous quels habits neufs les contempteurs des Lumières poursuivent leur entreprise. Car, il s'agit bien, soutient Marc Riglet, d'un combat continué, tant il s'avère que les post-modernes d'aujourd'hui sont les anti-modernes d'hier.

Car, la remise en cause de l'État, de la nation, l'apologie des « différences », les exercices de « repentance », les « accommodements raisonnables », la préférence donnée aux cultures contre la « civilisation » qui cacherait derrière ses prétentions universalistes une « domination occidentale » sont bien notre contemporaine *doxa*. Avec force, Mathieu Bock-Côté nomme cette « nouvelle religion politique » le « multiculturalisme ».

Et c'est avec non moins de force que Philippe Foussier démontre combien, depuis près d'un quart de siècle, la « *lente déconstruction de la citoyenneté républicaine* », « *correspond à une remise en cause multiforme de l'universalisme et des principes dont il est porteur* ».

Pour conclure ce dossier nous avons choisi de mettre en exergue deux maîtres livres celui de Carlo Strenger, *Le Mépris civilisé* et celui d'un de nos contributeurs, Mathieu Bock-Côté, *Le multiculturalisme comme nouvelle religion politique*.

Enfin, pour illustrer nos « ardentes Lumières », nous proposons des extraits de *L'idée républicaine en France*, ce bel ouvrage que le regretté Claude Nicolet nous a légué.

Avec lui, nous pouvons ne pas partager la déploration de Vladimir Jankélévitch : « *Hélas ! Pourquoi ne peut-on à la fois être raisonnable et ardent ?* ».

Avec lui, avec sa science et ses convictions, nous pouvons oser répondre : « Mais si, c'est possible ». 